

**FRÉDÉRIC BONTEMPS**

# Dividendes à deux balles



**Collection**

*Passez aux Aveux*

# 1

---

Dehors, l'hiver avait rangé ses désagréments. Les vents d'Est cessaient de balayer les haubans du Verrazano Bridge, et le soleil n'en finissait plus de s'attarder sur le Chrysler Building. Ça recommençait à gêner Jeanne d'Abanville. Grande et altièrre, la chevelure noire tirée sur un crâne allongé souligné par un long nez d'Algonquin, Jeanne avait tout réussi : polytechnique, l'ENA, mais n'était jamais parvenue à interdire ce reflet éblouissant d'un rayon de soleil de printemps qui aveuglait son bureau et lui en interdisait l'accès. Trop française pour ne pas s'abaisser à faire fixer des stores lamellés blancs style "glamour", et pas assez américaine pour engager une procédure contre le Chrysler Building aux fins d'obtenir dédommagement ; elle souffrait son mal en patience. Pourtant cette fois, William Hope n'accepterait pas ce reflet, transmis par l'immeuble du groupe financier qui en juin dernier avait vainement lancé une O.P.A. sur la société. Il n'en était pas à son dernier caprice qui l'avait en septembre conduit à abrèger la séance du conseil d'administration, dans un agacement insoutenable soutenu par un florilège de jurons anglo-québécois.

Jeanne disposa les chevalets cartonnés portant les noms des cinq administrateurs sur la table de réunion à bon dessein et plaça Hope dos à la fenêtre. Elle pre-

nait toutes sages précautions, quitte d'ailleurs à renier l'essentiel, afin de poursuivre son ascension dans la firme numéro un de la cure thermale en Europe : la Skin Heart Company.

Son devoir de secrétaire générale du groupe, et donc de sa filiale New-Yorkaise, était parfaitement rempli. En attendant Hope, qui vivait 102e West Street, elle a fait réserver une limousine à J.F.K. Airport pour l'arrivée du vol American Airlines 045 de Paris à 14 heures 25. Louis Maillot, seul français dans cet aréopage d'américano-canadiens serait heureux et la récompenserait de cette délicate intention. Combien il avait apprécié qu'elle plaça entre ses prénoms et nom une simple initiale : H comme Hervé, soucieux et attentif qu'il était de copier les habitudes du Nouveau Monde ; et aussi de s'inventer une histoire, lui qui naquit à Talence, dans la banlieue Sud de Bordeaux.

Comme Jeanne déposait le registre de présence des administrateurs sur la table de réunion, la porte s'ouvrit dans un énorme fracas :

- Hi Jeanne !

- Bonjour monsieur Hope.

- Tout est prêt ?

- Oui, bien sûr, j'ai bien reçu le dernier fax du siège, et le pouvoir de Philip retenu à Budapest pour régler le différend sur le contrat avec les Allemands.

William s'était déjà laissé tomber dans le siège Alto, les pieds posés sur la petite table noire à journaux. Il pris le temps d'allumer un cigare. Son déjeuner s'était mal passé chez Sbarro, et les volutes cubaines trouvaient alors le mérite de conférer le bé-

néfice de l'oubli des soucis passés. Il en abusait sûrement.

- Toujours cette saleté de reflet du Chrysler. Ça ne leur suffit pas de chercher à nous bouffer. Ils cherchent à nous aveugler ?

- Allons président Hope, vous savez bien que notre directeur Maillot a bien mieux obtenu bien qu'un simple rideau pour contrer ces raiders. Il m'a appelé d'Orly avant d'embarquer et m'a confirmé qu'on déménagerait en mars prochain pour Park Row, le contrat vient d'être signé avec le propriétaire.

- C'est pas trop tôt, lance William dans un soupir, pour se donner quelques prétentions du haut de ses trente-huit ans.

Le téléphone sonne.

- Madame d'Abanville ?

- Oui... Que se passe-t-il Laura ?

La question demeure sans réponse et fait place à un silence inhabituel de l'assistante Portoricaine du directeur.

- Mais Laura, dites-moi ? Quoi !... C'est pas possible.

Jeanne raccroche le téléphone et s'assoit sur la première chaise de cuir noir qu'elle trouve à portée de main. William enlève les pieds de la table et fixe Jeanne.

- Un problème ?

- Oui, le directeur Maillot ne viendra pas, murmure-t-elle dans un soupir.

- Il a encore manqué son avion, comme à Rome la dernière fois ? lance William avec la nonchalance d'un habitué des retards latins.

- Non, pas cette fois. Laura vient de recevoir un fax du siège. La police vient de les aviser que Louis a été retrouvé mort, gisant dans une marre de sang, au fond des toilettes de l'aérogare d'Orly Sud.

Jeanne s'effondre et pour la première fois devant William Hope, appelle le directeur par son prénom.

Le soleil vient juste de déplacer sa course et renvoie ses lumières vers la FedEx de l'immeuble voisin. La salle entre dans la pénombre de cette fin d'après-midi où une bruine a commencé d'envelopper les gratte-ciel qui s'élèvent entre les immeubles bas, surmontés des réservoirs d'eau en bois, comme autant de fusées pointées vers le ciel.

Laura entre dans la salle et étreint Jeanne pleurant dans ses bras. William, debout face à la porte, écrase son cigare fumé aux deux tiers dans le cendrier en verre de Bohème.

- Je prends le Concorde ce soir et vous appelle demain de Paris.

## 2

---

Jeanne avait finalement décidé d'accompagner William.

Paris était déserte. Les vacances de février n'étaient pas encore achevées, si bien que le taxi fila rapidement de l'aéroport au 8 de la rue de Lota. L'appariteur avait placé un petit bandeau noir oblique sur la plaque extérieure de la société. Le siège social paraissait paisible. Plutôt l'effet de surprise et la brutalité de la disparition de Louis Maillot avaient abasourdi ce lieu qui d'habitude grouillait de coursiers, conférenciers et autres médecins chargés d'une mission de développement ou d'investissement dans une filiale européenne.

Jeanne laisse sur la gauche la grande salle de conférence située au rez-de-chaussée, et monta le grand escalier, bordé de vitraux représentant les plantes vertueuses et les eaux complices aux facultés curatives.

Elle entre dans l'antichambre du bureau de Louis. Mademoiselle Ingrand, vieille fille et fidèle du patron depuis plus de vingt ans la regarde et chuchote avec un signe de tête vers la droite :

- Ils sont là, dans son bureau.
- On peut entrer, interroge William avec son accent de Montréal.

Mademoiselle Ingrand n'a pas le temps de répondre que Jeanne a déjà poussé la porte d'ébène. Un jeune

homme d'une trentaine d'année à peine est assis au bureau de Louis. Il feuillette un dossier. Près de la baie vitrée Madame Maillot et son frère s'échangent quelques mots, les yeux perdus dans le lointain.

- Oh Jeanne, vous êtes venue, merci, vraiment merci.

- Madame Maillot comment aurai-je pu faire autrement. Je n'ai pas dormi une seconde depuis ce fax de New York. Qu'est-ce qui s'est passé ?

- Jeanne c'est affreux.

Le jeune homme, lève la tête et regarde la scène.

- Pardon monsieur l'inspecteur, je ne vous ai pas présenté. Jeanne d'Abanville, la secrétaire de mon mari.

- Bonjour monsieur l'inspecteur,

- Et monsieur Hope, le président directeur général.

- Bonjour monsieur, décoche Hope qui a toujours eu depuis l'enfance quelque aversion pour les autorités administratives de quelque nature que ce soit. C'est pour cela qu'il avait quitté l'armée à 28 ans et réussi un M.B.A. a Toronto, puis un doctorat à Yale.

L'inspecteur range son dossier dans son sac noir en polyamide. Il se lève et après avoir salué la veuve et son frère, s'approche de Jeanne et William.

- Vous êtes bien les collaborateurs de monsieur Maillot. Je pourrai vous rencontrer demain ?

- Oui, si vous voulez.

- Merci de passer au commissariat à 8 heures. J'ai laissé ma carte à la secrétaire.

- Vous avez déjà une piste, interroge Jeanne.

- Dans ce type d'affaire, madame, rien n'est jamais bien simple.

- C'est-à-dire ? insiste William.

- La routine. Il faut toujours reprendre la routine toute la routine et après on voit... Au fait, merci de venir avec les agendas de la société.

### 3

---

Nom, prénoms, date et lieu de naissance... Le commissaire Olivier Caspani, fraîchement sorti de l'école de police, diplôme de droit dans la poche ce dont il est fier, posait toutes ces questions dont le dessein n'est pas de recueillir des informations disponibles sur computer, mais de placer chacun dans son rôle. Ou plus exactement dans sa position hiérarchique. Pourtant habitué aux méandres de l'administration française dont il avait épuisé toutes les maladresses pour avoir lutté afin d'obtenir les autorisations administratives indispensables pour l'exportation de produits parapharmaceutiques, William n'en croyait pas ses yeux, pensant finalement que rien ne ressemble plus à un commissariat qu'un autre commissariat. Toujours, la même lumière informe du néon sale accroché au plafond. Le calendrier d'un notable local scotché au dos de la porte, laisse couler les générosités d'un mannequin photographié sur les îles au sable blanc. C'est la seule fantaisie du bureau.

Jeanne décline elle aussi son identité et appuie chaque réponse d'une légalité que lui confère la lecture de son livret de famille, frappé aux couleurs du ministère des affaires étrangères pour être née en Suisse, dans le canton de Vaud.

L'inspecteur Caspani, change de feuille, prenant soin d'intercaler le carbone entre les trois exemplai-

res. Jeanne brûle d'envie de savoir et questionne l'inspecteur.

- Comment s'est arrivé ?

- Comme toujours madame. Une balle. Et tout est fini.

- Qu'est-ce que ça veut dire ?

- Hier, à Orly, madame N'Guien, faisait son service du soir à 19 heures 20. Au second étage de l'aérogare Sud, elle a trouvé le corps inanimé dans l'avant dernier W.-C.. des toilettes. Il a reçu deux balles juste derrière la nuque et ne porte aucune autre marque de blessure. L'autopsie est en cours et laboratoire devrait nous livrer les premiers résultats dans trois jours. Comme il portait la carte d'embarquement retrouvée dans sa poche intérieure de veste, nous avons pu nous faire confirmer par American Airlines qu'il n'a pas embarqué dans l'avion pour New York. La compagnie nous aussi précisé, confirmé par Aéroports de Paris, que l'appel dans la salle d'embarquement a été annoncé pour 11 heures et cinq minutes. Monsieur Maillot a été nominativement appelé à trois reprises à 11 h 40, 11 h 45 et 11 h 52. On doit donc pouvoir déduire que sa mort est intervenue entre 11 h 40 et 19 h. Seulement personne n'a rien entendu. Personne n'a rien vu.

- C'est pas possible, s'écrie Jeanne.

- Si madame. Personne n'a rien entendu. Et c'est bien çà le plus bizarre, car un coup de feu dans les toilettes d'une aérogare ça réveille plutôt les assoupiés et agace les gendarmes qui patrouillent dans les halls, sauf quand ils n'entendent rien !

- Alors, monsieur l'inspecteur ? ajoute William.

- Alors, le coup de feu n'a pas fait de bruit. Tout simplement.

- C'est possible ?

- Chez les professionnels oui, peut-être. Mais au fait, connaissiez-vous des ennemis à monsieur Maillot.

- A vrai dire non, s'empresse William, non, c'té un gars honnête qui appartenait à aucun club. Il haïssait tout signe de reconnaissance sociale. Pas de Lions, pas de Rotary. Il les considérait comme des «maximalistes du profit et obsessionnels de la réussite départementale» chargés d'une immense vacuité que venait combler de temps à autre leur arrogance de parvenus et leur suffisance d'inculte plein de certitudes valorisées par des zéros sur le compte bancaire.

- Vous êtes dur monsieur.

- Pourquoi ?

Jeanne restait dans le silence, les yeux flânant sur les dossiers de l'inspecteur et la vieille machine à écrire Remington dont la sonnette de fin de ligne ponctuait les difficultés du policier à finir la dactylographie de chaque rangée de signes.

- J'aime pas les bourgeois.

L'inspecteur s'adosse au fauteuil de skaï marron et prend machinalement une cigarette. Il semble vouloir s'accorder quelque répit, peu habitué à voir défiler du beau monde dans son bureau. La chemise Levi's en velours noir est déboutonnée jusqu'à la poitrine laissant apparaître un foisonnement de poils bruns. Ses petits yeux verts surlignés par des sourcils rectilignes, droits comme des règles, lui donnent un air de capitaine de commando ; tant il est sec et ponctue les si-

lences par des phrases courtes dans une diction hachée. Peu bavard, il observe et toise Jeanne et William, sans que sa démarche ne laisse transparaître la moindre émotion. Entendus comme témoins, Jeanne et William, ne comprennent pas vraiment ce que cherche ce flic, nourri de silences, et avec lequel ils n'ont guère d'atomes crochus. L'inspecteur Caspani fait basculer son fauteuil vers l'avant et pose les coudes sur son bureau, la tête coincée entre ses mains.

- Bon assez. Dites-moi la vérité sur votre directeur monsieur Hope.

- Plaît-il ?

- Oui, quel type d'homme était-il ? Il avait des ennemis ?

- Monsieur l'inspecteur le ton de vos questions ne me convient guère et je n'ai pas fait un voyage dispendieux jusqu'ici pour me faire traiter de la sorte par un fonctionnaire français.

- Du calme monsieur Hope. Je veux simplement vous dire que j'ai du mal à comprendre pourquoi votre directeur général s'est fait buter dans une chiotte d'Orly.

- Quelle vulgarité ! s'exclame Jeanne.

- Madame, dans la police on vit des scènes très difficiles et c'est bien plus simple d'appeler un chat un chat pour mieux se comprendre.

- Où voulez-vous en venir, ajoute Hope.

- Je cherche à comprendre, mais je vois que ce n'est pas simple. Vous êtes bien discrets. C'est pas grave. J'enregistre votre déclaration attestant de votre appartenance à la société Skin Heart, comme mon-

sieur Maillot. Vous signez et on verra çà une autre fois. J'ai tout mon temps.

L'inspecteur tire d'un coup sec les trois feuilles de sa machine à écrire, produisant le bruit court d'un pignon de vélo en roue libre.

Jeanne et William rentrent au siège social où est déjà présent Maître Bardu, l'avocat de la société.

- Déjà ici mon cher maître.

- Oui mademoiselle Ingrand m'a fait appeler et vient de m'apprendre la triste nouvelle.

L'avocat prend des notes et convient avec William Hope de ne pas remplacer le directeur général, considérant finalement que le président occuperait désormais les fonctions de président-directeur général. L'annonce légale sera publiée dans les Annonces de la Seine, afin d'éviter que le tout Paris des affaires ne soit au courant.

Les jours de la semaine s'égrènent et la société n'a toujours pas eu le résultat de l'autopsie du défunt directeur général ; bien que le corps ait été rendu à la famille pour les funérailles du lundi suivant.

Curieusement, rares sont ceux qui vinrent au cimetière, couvert d'une brume que provoquent les frimas du matin. Les bruits des pas s'étouffent et le cercueil est descendu au fond du trou. Madame Maillot jette une fleur avant que l'employé communal, peu attentionné, jette une énorme pelletée sur le cercueil, comme pour marquer un point final à la vie bien remplie du *de cujus*. Au lieu des coups de semonces tirés dans la marine, ici, l'homme sera enseveli dans le choc de la matière à la terre. Jeanne raccompagne madame Maillot

jusqu'à la sortie du cimetière et chacun se sépare. Hope prend le chemin de son bureau et fait déjà remettre les effets personnels de Louis dans de grandes caisses de carton pour les remettre à la famille.

L'inspecteur, chargé d'autres dossiers d'infractions au code de la route, trouve dans cette affaire sujet à développer son sens inné pour les enquêtes crimino-financières, persuadé que ce crime n'est pas une affaire classique.

En effet, il vient de se faire informer sur les habitudes de Maillot. La fiche signalétique est désespérante de banalité :

Louis Maillot, né le 17 juin 1956 à Talence (Gironde). Parents commerçants. Casier judiciaire vierge. Abonné à Télérama et Historia. Aucune activité politique. Sportif inscrit au Bordeaux Étudiant Club Hand Ball de 1973 à 1983. Signes particuliers : R.A.S.

Caspani, avait donc cherché ailleurs et avait déjà bouclé son enquête auprès de l'entourage, lui aussi d'une triste banalité. Hormis le travail, notre homme n'avait aucune activité connue. Pas de copains, l'argent les éloigne souvent, pas de relations extérieures non plus, Maillot était le golden boy des plus classiques des années 90. Chose bizarre également, l'employée camerounaise qui l'avait découvert déjà refroidit dans les toilettes avait récupéré le portefeuille et la carte bancaire, comme les mille trois cent francs en liquide et les trois cents dollars au fond de sa poche intérieure de veste. Rien ne pouvait donc laisser penser à un crime de circonstances, ni de coïncidence.

Au surplus, le tueur ou les tueurs n'avaient laissé aucune trace. Pas d'empreinte sur les poignées, pas plus que sur le pilote case noire ; hormis celle de Maillot soi-même. Cela devait être l'affaire de professionnels.

Bien que la première entrevue fût brève, Caspani nourrissait l'intuition que William Hope, malgré son nom plein d'espoir n'avait pas tout dit. Caspani en parla à Malgras, son adjoint, flic avec expérience et qu'en laissait pas compter. Il fallait revoir Hope.

Le jeudi matin à 8 heures, William Hope se présenta au bureau de Caspani qui prit quelque liberté de le faire patienter une quinzaine de minutes. Caspani ne pouvait jamais être à l'heure. Question de principe. Caspani entra dans le bureau où Hope était déjà assis, dos à la porte, face à la fenêtre.

- Bonjour monsieur Hope,

- Bonjour monsieur, répondit Hope.

- J'aimerais avoir quelques précisions sur l'emploi du temps et les relations de votre directeur général. Comment se faisait-il que monsieur Maillot devait se rendre à New York, et pourquoi n'avait-il pas pris le même avion que vous la veille. Avait-il des ennemis, les affaires allaient-elles bien ?

- Oui, les affaires vont bien et il n'y avait aucune raison de supprimer mon directeur.

- Vous êtes sûr ?

- Bien évidemment. C'était un homme de totale confiance et il avait réussi dernièrement à faire échec à une tentative d'O.P.A. sur notre société.

- Parlons-en.

- C'est simple, lorsque l'O.P.A. a été lancée par Financial Motors, filiale de Chrysler, Maillot a fait préparer un pacte d'actionnaires minoritaires de non cession des titres moyennant la mise en place d'actions à dividendes prioritaires avec droits statutaires.

- Et alors ?

- Personne n'a voulu céder ses titres, puisqu'on a promis pour la première fois de donner un intérêt en dividende de 8,75 % de dividendes, sachant qu'on vient de réussir d'acheter le premier centre thermal de Budapest, le plus rentable d'Europe.

- Un concurrent n'aurait-il pas pu être vexé et tenter de supprimer Maillot ?

- Vous pensez à ça ?

- Pourquoi pas, puisqu'il a été tué par un professionnel. Mais au fait, monsieur Hope, j'ai fait relever par le Tribunal de Commerce les statuts de la société concurrente Quiet Skin dont vous êtes l'actionnaire majoritaire. Quiet Skin avait intérêt à descendre Maillot, pour faire plonger la société puisque c'est lui qui était le moteur de la croissance dans votre société.

- C'est vrai. Mais vous savez que j'ai aussi 51 % du capital de notre société.

- Oui, mais dans Quiet Skin vous avez 93 % et si Quiet Skin remporte le marché vous encaissez tous les dividendes.

- Attendez monsieur l'inspecteur, vous m'interrogez comme témoin ou comme accusé. Si vous continuez ainsi, je refuse de vous répondre et j'appelle immédia-

tement Maître Bardu ! lâcha Hope sur un ton de plus en plus vindicatif.

- Allons du calme, on parle tout simplement.

- Pas vraiment, puisque vous êtes en train d'insinuer que j'avais intérêt à faire disparaître Maillot pour que le projet hongrois revienne à mon autre société et rafler tous les bénéfices.

- Je n'ai pas dis ça.

- C'est du pareil au même. Mais vous ignorez sûrement que tout est parfaitement légal, car notre commissaire aux comptes a toujours validé toutes les opérations entre Skin Heart et la Quiet Skin, lesquelles ont été approuvées par l'assemblée des actionnaires.

- Certes, mais expliquez-moi.

- Y'a rien à ajouter. Votre appel à témoin ressemble trop à un interrogatoire et je refuse de répondre à toutes vos questions. Si vous pensez que j'avais intérêt à faire tuer mon actionnaire, mettez-moi en examen ! Quoi, bon sang, allez jusqu'au bout. Mais quelle police qui accuse les victimes ! Je viens de perdre mon directeur général qui assurait le développement de ma société, que j'avais moi-même choisi et qui me permettait de faire de nouveaux bénéfices, mais comment aurais-je pu être assez fou pour m'en séparer.

- Pour Quiet Skin par exemple.

- C'est ignoble. Je pars.

Caspani retient Hope, juste le temps de lui faire signer la déclaration et l'arrête dans le couloir qui mène à la porte du commissariat.

- Vous savez monsieur Hope, faut pas s'énerver comme ça. Votre secrétaire générale m'a donné les agen-

das et les registres de présence de la société, et j'ai relevé qu'avait été signé, à l'avance, le registre de présence du prochain conseil d'administration du 16 juin prochain qui doit confirmer l'achat de la société hongroise. Et c'est là, qu'il y a un problème.

- Ah bon et pourquoi, une signature çà ne veut rien dire.

- Si. Un, vous êtes le seul qui ait anti-daté le registre comme par hasard. Deux, cela s'appelle un faux en écriture privé, mais finalement ce n'est pas très important pour notre affaire. Par contre, en tuant Maillot avant le 16 juin prochain cela faisait obligatoirement capoter l'affaire et permettait à Quiet Skin de faire du chantage à l'ensemble du conseil d'administration, pour laisser acheter la société hongroise par Quiet Skin en échange d'un refus de porter plainte devant le Parquet de Paris, conduisant dès lors à faire tomber le pacte d'actionnaires minoritaires.

- Et çà prouve quoi ?

- Rien, sauf que vous offrez un choix à votre conseil d'administration dans lequel vous n'êtes pas majoritaire, soit de laisser filer l'affaire à Quiet Skin, soit de faire porter plainte pour faux, prouvé par la mort de Maillot avant la date du conseil, et alors que la société sera reprise par Financial Motors, puisque le pacte deviendra caduc.

- Dans ce cas là inspecteur, je perds moi aussi.

- Non, puisque vous récoltez 51 % de la vente.

- Alors vous croyez que je suis à l'origine de ce crime ? Crie-t-il, en haussant les épaules, au point

qu'un agent de faction en uniforme s'approche dans le couloir.

- Non, mais j'ai peut-être un mobile.

- Il faudra le prouver, inspecteur, lance-t-il en pressant le pas vers la porte du commissariat.

Caspani revient dans son bureau, fier d'avoir enfin pu mettre Hope hors de sa réserve et de sa suffisance Nord-Américaine, lui l'ancien anarchiste étudiant qui vira au droit parce qu'il fallait bien faire quelque chose. Il lui plaisait de monter des hypothèses, trouver le mobile, mais il est vrai que cette affaire semblait avoir trouvé sa résolution par le simple registre de présence confié par Jeanne. Il s'apprête à saisir le Parquet pour lancer une mise en examen. C'est à ce moment qu'entra le collègue.

- Olivier, tu ne crois pas que c'est étonnant que cette femme te donne, sur un plateau, une bonne raison de faire coffrer ton canadien ?

- Pourquoi ?

- En trente ans de maison, je n'ai jamais vu une affaire aussi rapidement réglée.

- Pourtant le mobile est béton.

- Trop béton justement.

- Avant d'appeler le proc, invite donc cette Jeanne à la table. Après tu verras.

Ce qui fut fait par Olivier. Il avait cependant des difficultés à mettre en cause cette belle fille, bien que son aînée de quelques années, il ressentait pour elle une évidente attraction. Ses lèvres pulpeuses laissant apparaître une magnifique denture blanche, éveillait tous ses sens. Se taper une bourgeoise diplô-

mée ajoutait au plaisir qu'il aurait pu prendre, lui, simple fonctionnaire catégorie B de nouer une relation durable. Pourtant il fallait boucler son enquête pensait-il. Plutôt non, il fallait l'éclairer. C'est donc le vendredi après-midi à 14 heures qu'il avait convoqué Jeanne d'Abanville. Il avait observé que le français depuis plusieurs années adorait poser des problèmes, ou bien les classer le vendredi après-midi comme si de cette manière d'agir on pouvait marquer une réelle supériorité sur l'autre. Pliant à la tradition, il avait donc confectionné son avis de convocation le lundi, qu'il avait soigneusement fait poster en recommandé avec avis de réception pour respecter les délais légaux. Il serait peut-être surpris !

## 4

---

Jeanne d'Abanville, arriva avec cinq minutes d'avance sur l'horaire prévu sur la convocation. Moulée dans un tailleur rouge, un large collier de perles contient son carré Hermès. Elle a chaussé des talons hauts, comme-ci pour cet interrogatoire elle devait prendre une certaine altitude. Olivier s'en moquait éperdument car il n'avait en tête que le beau corps de son invité d'un jour, et accessoire l'éternelle routine pour vérifier son intuition envers Hope, pour transmettre le tout au procureur et enfin partir en vacances.

- Madame d'Abanville, ce dossier avance, mais j'ai besoin de quelques éclaircissements.

- Si vous voulez monsieur l'inspecteur, ponctue-t-elle avec une voix paisible, croisant une jambe sur l'autre, comme si elle regardait un bon film à la télé.

- Vous m'avez donné ce registre qui démontre, même s'il ne prouve rien encore, que le commanditaire du crime, pourrait bien être la société Quiet Skin. Il suffira simplement de trouver l'exécutant. Sûr qu'une bonne garde à vue et une confrontation feront céder William Hope en moins de vingt-quatre-heures, avant l'arrivée de l'avocat à la vingt-cinquième heure.

- Vous croyez ? Vous croyez que le président Hope a pu faire commettre un tel crime ?

- Oui, c'est une affaire de professionnels. Mais au fait, quelle était la nature de vos relations avec

Louis Maillot, pardon Louis H. Maillot, comme il aimait à se faire appeler.

- Comme secrétaire générale du groupe, j'étais moins proche que sa secrétaire à Paris et celle de New York, mais j'avais l'occasion de travailler avec lui régulièrement.

- Ça veut dire ?

- Je le voyais une fois par jour. D'habitude après le déjeuner.

- Et cette affaire de rachat vous y croyez ?

- C'est la préoccupation du groupe depuis plus de huit mois. Monsieur Hope a donné tous pouvoirs à Louis pour empêcher de se faire racheter. Il avait même constitué cette société concurrente, pour donner l'illusion qu'il ne mettait pas tous ses œufs dans le même panier.

- Ah bon ! Louis Maillot le savait.

- Pas vraiment, mais le climat entre Louis et monsieur Hope n'étaient pas des meilleurs.

- Vous ne l'aimez pas votre président ?

- Je n'ai pas à me prononcer, il est réglo avec moi.

- Vous dites réglo ?

- Oui, ça vous surprend ?

- De votre bouche, oui, beaucoup.

- Ce n'est pas parce qu'on a des fonctions internationales qu'on ne maîtrise pas le langage habituel, et puis il y a des mots qu'on ne peut remplacer. Réglo, ça dit bien ce que ça veut dire. Il est réglo et sans plus.

- Bien sûr madame d'Abanville.

Caspani se lève, et saisit l'occurrence pour jeter un regard sur le décolleté de Jeanne. Il s'approche de la porte ; l'entre ouvre, tu peux venir Oscar ? Un grand blond rentre dans le bureau et remet une lettre anonyme. Le visage de Jeanne se défait, comme si elle reconnaissait l'écriture d'une main connue.

- On vient de recevoir au bureau une lettre qui pourrait vous intéresser. Elle parle de votre relation avec Maillot. Vous l'aimiez non ?

- Pourquoi ?

- On me l'écrit.

- Oui, si vous voulez savoir ; jette-t-elle avec un agacement marqué. Je l'ai beaucoup aimé, il m'avait fait mille promesses et il m'a plaqué pour une romaine de vingt-deux ans qu'il a rencontré dans son dernier voyage en Italie.

- C'était quand ?

- L'avant dernier Noël. Jeanne se met à pleurer et à sangloter en posant sa tête sur le bureau métallique.

- Ça vous avez fait mal.

- Un salaud ce type. Oui, un vrai salaud. J'ai tout laissé pour lui, il m'a promis de tout préparer pour une nouvelle vie. Et tout s'est effondré.

- Vous n'auriez pas souffert au point de souhaiter sa disparition.

- Bien sûr que non, monsieur l'inspecteur.

- Et pourtant, vous m'avez spontanément donné le registre de présence qui prouve la faute de votre président, lui mettant indirectement le crime sur le dos. Le mobile est parfait, trop parfait. Vous ne trouvez pas ça troublant.

- Le hasard.

- Comme vous êtes positive madame !

- On me l'a souvent dit, ajoute-t-elle avec une pointe d'insolence qui commence à agacer l'inspecteur, lequel se passe la main dans les cheveux.

- Le problème madame c'est que cette lettre anonyme vous met directement en cause.

- Maintenant vous croyez les lettres anonymes ?

- Non, mais celle-ci est très originale.

- Et pourquoi ?

- C'est votre ex-époux, qui reconnaît vous avoir vu commander le contrat auprès d'un monsieur John Turnpike, qui habite en Irlande.

- Et vous le croyez, ce dingue ?

- Pas encore, sauf, qu'il raconte qu'il ne peut plus subir les pressions dont il fait l'objet par votre intermédiaire et que comme il voulait vous coincer dans la procédure de divorce, il avait monté un système d'écoute à votre domicile.

- C'est du bluff !

- Si vous le dites.

- Ne prenez pas de grands airs ma chère Jeanne.

- Je ne vous autorise pas.

- Il va falloir la mettre en veilleuse. Écoutez-moi çà. Caspani introduit une minicassette dans un dictaphone et enclenche le bouton lecture.

«Oui John, il prend l'avion à Orly à midi. Il arrivera vers 10 heures à l'enregistrement. Je lui ai demandé qu'il m'appelle de l'aéroport avant d'embarquer. Il le fera comme à chaque fois, de la cabine au-dessus

du comptoir d'American. A toi de jouer. Tu prendras ton biscuit à la Chase de Genève...»

- Et çà.

Jeanne ne répond pas, livide, enfoncée dans sa chaise. Elle vient de décroiser les jambes et pose ses mains sur les genoux, sans mot dire. Caspani ajoute :

- Je viens de recevoir du fichier central le portrait de ce monsieur... Turnpike, qui est bien connu des services de police comme militant de l'I.R.A. mais non activiste depuis maintenant cinq ans. Ce matin, nos collègues irlandais ont perquisitionné au domicile de sa mère où il vit et ont trouvé une arme correspondant exactement au calibre reçu par Maillot. Les services d'immigration confirment également qu'il a quitté Orly le soir du crime.

Jeanne laisse couler quelques larmes de ses grands yeux.

- Madame d'Abanville, vous avez droit à un avocat. J'appelle le procureur et le juge d'instruction pour qu'il vous soit notifié votre mise en examen. Je vous retiens en garde à vue.

Pour la première fois de sa carrière, l'inspecteur Caspani venait de regretter d'avoir trop bien agi, car il venait de contrarier un destin, son destin. Oscar troubla ses pensées :

- Olivier, je viens de recevoir par fax, la liste des actionnaires de Quiet Skin. Jeanne d'Abanville avait bien des actions. Quinze pour cent.

Jamais Jeanne ne pourrait en percevoir les dividendes. Et Paris faisait dormir son ciel, alors qu'à New York c'était déjà un autre jour.